



Felice Dassetto

Professeur émérite à l'UCLouvain et membre de l'Académie royale de Belgique

■ Voici quelques points de discernement pour penser une politique migratoire qui puisse être à la hauteur des enjeux que pose cette question mondiale si importante et si complexe.

ses économiques: sous-développement, manque de travail, etc. Ces causes seraient à analyser en profondeur. Et il arrive que les migrants ne soient pas issus des populations les plus pauvres. Il faudrait aussi voir que des causes sont également sociales (sociétés patriarcales-claniques), familiales. Elles peuvent également être culturelles, tel l'attrait exercé par les images – amplifiées par les médias, la publicité, Internet, des récits d'autres migrants – de sociétés vues comme facilement opulentes et libres de toute contrainte. Une culture migratoire peut d'ailleurs s'installer assortie d'un regard désabusé sur sa propre société. Il faudrait aussi analyser les conséquences des départs de jeunes, parfois qualifiés, pour leurs sociétés d'origine. Tout comme sur le bénéfice que touchent les sociétés d'arrivée qui profitent de ce "pillage de cerveaux et d'énergies" que certains pays pratiquent sans scrupule, mais que l'UE devrait interroger davantage. Il faudrait aussi mieux cerner quels sont les projets migratoires concrets des migrants. Il y a des changements importants par rapport aux migrations du XX^e siècle. Avec quelle vision d'eux-mêmes et de leur devenir arrivent-ils? S'agit-il de projets d'implantation, d'insertion, s'agit-il de projets diasporiques de circulation?

Ces aspects sont importants à connaître aussi bien pour conduire des actions d'information dans les villes et pays de départ, que pour organiser, dans les pays de destination, la suite de la mise en place de politiques de socialisation, allant de l'alphabétisation à la formation civique et à la scolarisation des enfants.

On peut encore s'interroger sur

l'utilisation des migrants dans des secteurs marginaux du marché du travail (privé ou public), qui permet leur exploitation.

On pourrait encore ajouter d'autres aspects, comme celui dont l'évidence est apparue depuis trente-quarante ans, celle de l'intégration sociale et culturelle. C'est un processus long qui demande des énergies de part et d'autre; il présente aujourd'hui des difficultés nouvelles en raison des facilités de communication et de dynamiques identitaires. Simultanément, il importe de prendre en compte la capacité des autochtones à absorber les changements conséquents aux nouvelles populations présentes et qui doivent être intégrés à leur propre vision de l'ensemble social. Ne pas

voir et ne pas prendre en compte ces aspects "d'intégration respectueuse", comme le font ceux qui ne considèrent que les besoins du marché du travail ou les besoins démographiques, c'est ouvrir toutes grandes les portes aux populismes identitaires et nationalistes.

Ces différents aspects qui forment la réalité migratoire sont à analyser lucidement. En sachant que les migrations, "en soi", ne sont ni une bonne ni une mauvaise chose; elles sont ce que les acteurs concernés (migrants et résidents) les font devenir et ce que les conditions sociales et institutionnelles dans lesquelles elles se déroulent leur permettront de devenir. Mais pour cela, il faut regarder les réalités en face et les analyser.

→ Une version plus longue peut être consultée dans la revue électronique de l'Académie royale de Belgique: *La Thérésienne*, <https://pups.uliege.be/2593-4228/index.php>

Une politique migratoire efficace est coûteuse. Mais c'est le prix à payer pour trouver un équilibre et une relative paix sociale.

CHRONIQUE

Soif... L'Évangile selon Amélie Nothomb

■ Que faut-il penser du dernier ouvrage de la romancière belge qui bouscule la foi chrétienne?



Eric de Beukelaer
Chroniqueur⁽¹⁾

Le regard du prêtre

Soif – le récent ouvrage d'Amélie Nothomb – s'inscrit dans une vaste lignée de récits sondant le mystère du Christ. La romancière met la barre au plus haut, cherchant à deviner jusqu'aux pensées du Nazaréen, depuis son procès et sa passion, jusque dans sa résurrection. L'écriture est dense et relate le calvaire dans toute sa crudité: peur, sueur, odeur, douleur et... soif. Si la sincérité du propos est totale, ce roman bouscule la foi chrétienne. Il n'y a pas à s'en ofusquer. L'auteure n'a aucune prétention de faire œuvre théologique. C'est la liberté de l'artiste qui ici s'exprime. Il est d'ailleurs significatif que ce soit le visage de l'écrivaine qui illustre la couverture. Ce livre dévoile, en effet, une part du catéchisme qui semble avoir nourri son enfance. Un catéchisme de la haine du corps, de la souffrance qui sauve et de la morale sans Esprit.

Haine du corps: *Soif* est un hymne au corps, en réaction à un certain puritanisme désincarné. Sous la plume d'Amélie Nothomb, le plus incarné des hommes, déclare: "avoir un corps, c'est ce qui peut arriver de mieux". Sacrifiant à l'air du temps, la romancière imagine même une idylle charnelle entre le Nazaréen et la Madeleine. Chaque époque souffre d'aveuglement sélectif. Certaines refusaient de voir se conjuguer sexualité et sainteté. La nôtre peine à faire rimer célibat consacré et authentique humanité, ce qui est à regretter. En rejetant toute haine du corps, ce livre n'en sonne pas moins juste. Jusqu'à la brûlure de la soif... qui est signature de vie.

Souffrance qui sauve: sur la croix, le Christ d'Amélie Nothomb regrette son acte. "Je me sacrifie pour le bien de tous. Infect! Un père mourant appelle ses enfants à son chevet et leur dit – Mes chéris, j'ai eu une vie de chien, je me suis autorisé aucun plaisir, j'ai exercé un métier détestable, je n'ai pas dépensé un sou, et tout cela, je l'ai fait pour vous, pour que vous ayez

un bel héritage... Ceux qui appellent cette idée de l'amour, sont des monstres." Ici, je me dois de protester: ce n'est pas la souffrance du Christ qui sauve. C'est son amour jusqu'au cœur de la souffrance, qui inaugure le Salut. Qu'un père se donne par amour pour ses enfants – cela est beau. À condition de ne pas faire peser le poids de son sacrifice sur sa progéniture, mais de les éveiller à l'élan gratuit du don d'amour. Prenons une image: ce n'est pas la souffrance des soldats anglo-américains sur les plages de Normandie qui nous a sauvés du nazisme. C'est le courage de ces jeunes, au prix du sacrifice d'un grand nombre, qui nous a libérés. La croix est la signature du péché. L'Amour est la divine réponse: "la Lumière a lui dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas arrêtée" (Jean, 1, 5).

Morale sans Esprit: le récit d'Amélie Nothomb parle du Père avec le regard du Fils. Le grand absent est l'Esprit. Absence commune à bien des chrétiens, pour qui le Paraclet n'évoque qu'un curieux pigeon qui trône dans les églises. La foi en un Souffle qui chamboule le narcissisme et convertit aux sentiers d'Évangile leur est étrangère. Or, sans Esprit, la religion s'atrophie en morale d'écolier: "sois gentil, fais ceci..." Ainsi, dans *Soif*, la crucifixion se fait leçon de morale: "le projet de mon Père consistait à montrer jusqu'où on pouvait aller par amour". Pour le croyant, l'œuvre du Salut est bien davantage. Le projet du Père est que le Fils inaugure par sa vie, donnée dès la crèche, le Royaume de liberté en Esprit. La croix est réponse d'un monde esclave. Mais au matin de Pâques, le Vent d'En-Haut brisa toute chaîne. Vrai homme, Christ connu la soif. Vrai Dieu, il répand l'eau vive de l'Esprit. "Celui qui boira de l'eau que moi je lui donnerai n'aura plus jamais soif; et l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau jaillissant pour la vie éternelle." (Jean 4, 14)

→ (1): Blog: <http://minisite.catho.be/ericdebeukelaer/>